

# LE CABARET DE LA VEUVE,

Vaudeville en un acte,

PAR MM. LÉON PAILLET ET J. REGNAULT;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE SAINT-ANTOINE, LE 29 AVRIL 1844.

## PERSONNAGES.

RIFOLARD, propriétaire, ancien marchand de parapluies,  
JAVELOT, ancien grognard, tambour dans la garde nationale,  
BASTIEN, chasseur d'Afrique,  
BOULOTIN, garçon de salle.

## ACTEURS.

MM. LÉON,  
ABALBERT,  
A. GUYON,  
DORNER.

## PERSONNAGES.

PICHET, maçon,  
ALCIBIADE, peintre en bâtiment,  
UN NOTAIRE,  
VEUVE BASTIEN, cabaretière,  
TIENNETTE, sa nièce,  
Ouvriers.

## ACTEURS.

MM. ROSOIR,  
REYNAUD,  
METLAN,  
Mmes BERGON,  
JENNY.

La scène se passe dans un cabaret, aux barrières.

Le théâtre représente un cabaret de la barrière des Bons-Hommes. Au fond, un mur de clôture, à droite, un bosquet avec une table et deux bancs de bois, à gauche, l'entrée du cabaret; dans le fond à gauche, un arbre auprès duquel est une table et deux chaises.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JAVELOT, ALCIBIADE, PICHET, BOULOTIN, OUVRIERS.

(Ils sont à table.)

Chœur d'introduction du Panier Fleuri.

Du soir vu matin  
Buvons à l'hôtesses,  
De qui, par tendresse,  
Nous sablons le vin.  
Afin de la belle  
Mériter la main,  
Buvons tous chez elle  
Du soir au matin.

JAVELOT. Et avant d'aller plus loin, nous allons avoir celui de lui porter une santé rouge bord, à la veuve incomparable pour laquelle nous en tenons tous plus ou moins.

TOUS. A la santé de mam' Bastien.

BOULOTIN à part. Elle n'a pas besoin de ça pour bien se porter.

JAVELOT, à Boulotin. Conserit, du vin... et du chouette... c'est pour moi, et on s'y connaît.

ALCIBIADE. Allons, Javelot, il faut convenir que tu es pincé au demi-cercle. Tu en tiens un peu pour la veuve.

JAVELOT. Je te conseille de faire des pallas, monsieur le Raphaël à la toise, avec ça que tu te fais prier pour lui décocher les yeux en requin... il n'y a pas jusqu'à Pichet qui ne hasarde instantanément le compliment doré sur tranche.

PICHET. Ça, c'est vrai... quand je suis auprès de la veuve, ça me fait un effet... que j'en deviens quasiment tout chair de poule.

JAVELOT. Mouillée, c'est le mot... ah! il faut convenir que la veuve Bastien n'est pas trop défigurée... des yeux dont le regard vous perfore d'outré en outré... le tout garni de cils longs d'un pouce... avec l'agrément d'une

bouche... suffit... et d'un nez... d'un nez... je m'entends... ce qui fait que moi Javelot, surnommé Soifamort, à cause des nombreuses libations dont je fais usage à la mémoire de l'autre... moi ancien tapin de la 32<sup>e</sup> demi-brigade, pour le quart d'heure tambour dans la citoyenne dont chacun peut être susceptible... eh bien, je tourne au Jean-Jean, et malgré mes poils gris... je suis amoureux! amoureux! que Cupidon lui-même en prendrait les armes.

PICHET. Cupidon! qu'est que c'est que ça?

JAVELOT. Comment, tu ne sais pas encore... et ça veut fricoter dans l'affaire... Cupidon est un jeune moutard pas plus haut que ça, à qui tout espèce de vétement est interdit, et qui voyage dans le cœur de l'humanité en général, et dans celui du tambour frrrrrrançais en particulier... voilà ce que c'est que Cupidon.

PICHET. J'y suis... j'y suis. (à part.) Je n'ai pas compris.

ALCIBIADE. Dis donc, l'ancien... nous ne sommes que des soupirans n. 2, mais toi qui roucoules pour le bon motif, et sans aucune espèce de rétribution, tu as un rival, et un fameux, encore.

JAVELOT. Un rival!... et quand j'en aurais des cents et des mille de rivaux... mais sois tranquille, on s'y connaît en amour, on n'a pas servi son Napoléon pour l'empereur des Russiens... S'il était encore là, le petit caporal, tu n'aurais qu'à lui parler de Javelot le tambour... il te répondrait: suffit, j'en réponds... Javelot est un brave à qui je donnerais la croix d'honneur quand j'aurai le temps.

ALCIBIADE. Il paraît qu'il n'a jamais eù le temps.

JAVELOT. Il avait tant d'occupations que je lui pardonne cet oubli.

PICHET. Ah! il n'était pas fainçant tout de même.

JAVELOT. Lui! Oh! non, qu'il ne l'était pas fainçant... C'était un lapin qui bûchait dur... il leur z'y en servait aux Cosaques, de ces potages salés... il fallait le voir, un jour de bataille, parcourir les rangs, et parler à un chacun, il n'y avait pas à dire, depuis le premier jusqu'au dernier... Soldat, tu es mort en brave, j'aurai soin de ton avancement... et ça ne manquait pas, ça lui arrivait

Yth

541

franc de port sans rogner sa paie... Celui-là, voyez-vous, on n'en fait plus, le moule est cassé... (Il se lève.) Honneur à sa mémoire.

PICHET. Tambour, quand je vous entends parler de l'autre, ça me fait un drôle d'effet... parlez encore de l'autre, tambour.

JAVELOT. Oh! oui, de l'autre, on n'en peut jamais trop parler.

Air : Au son bruyant du clairon.

Au son bruyant du canon,  
Du canon,  
Oui, toujours il donnait le ton ;  
Pour vaincre, mille nom d'un peu  
D' bataillon,  
A l'empereur le pompon.

Bravant l' danger, la mitraille  
Et sa lorgnette à la main,  
Sur son cheval de bataille  
Il nous montrait le chemin.  
Comme un signe de victoire  
On voyait notre étendart,  
Et de ces beaux jours de gloire,  
Nous avons tous notre part.

Au son bruyant, etc.

Avec lui, la fortune, l'avancement marchaient au pas accéléré... on n'avait qu'à se baisser pour attraper le bâton de maréchal ou les galons de sergent. C'est que dans ce temps-là, le militaire savait un peu se cogner... c'était dans ses habitudes.

ALCIBIADE. Et ça y est toujours, tambour... dans nos habitudes... nous sommes toujours là prêts à marcher au premier signal.

PICHET. Un peu, que nous y sommes... ah! mais.

Air : Braves soldats nés d'obscurs laboureurs.

Soyez-en sûrs, camarad', si demain  
Retentissait chez nous le cri de guerre,  
Hommes, enfans, le fusil à la main,  
Avec orgueil iraient à la frontière ;  
A cette idée je sens que mon cœur bat,  
Et je répons d'avance de la victoire ;  
Oui, de l'honneur ce serait le combat,  
Chaque Français redeviendrait soldat  
Pour venger notre vieille gloire.

PICHET. Du coup, tambour, vous reprendriez votre vieille peau.

JAVELOT. Un peu... et je reviendrais comme par le passé, le plus chaud des plus chauds tambours, toujours, toujours le premier à la charge et le plus heureux coguin qu'on puisse voir auprès du sexe dont j'ai celui de lui être opposé.

Air : L'affaire était joliment rude.

J'ai maintes fois pendant la guerre,  
Servi la victoire à mon tour,  
Et souvent au fort de l'affaire  
On voyait Javelot le tambour ;  
Mon roulement,  
Dans chaque rang,  
A nos troupiers servait de ralliement.  
Après l'combat,  
Foi de soldat,  
Après des bell's j'brillais avec éclat,  
Et près d'une douce conquête  
J'menais l'amour tambour battant.

ALCIBIADE.

J'crois qu'il te faudrait maintenant,  
Songer à la retraite. (bis.)

JAVELOT. Battre en retraite!... et devant qui?... devant le père Rifolard, ce vieux crocodile trompeur qui en conte à la veuve.

ALCIBIADE. Hum! il n'est pas trop à dédaigner, il est calé, le père Rifolard... et puis c'est un intrigant, ça se fourre partout, un homme qui ne rêve que les honneurs et qu'es ILLISIBLE.

JAVELOT. C'est égal, sois tranquille... on respecte infiniment le père Rifolard, comme une antiquité moderne... mais pour ce qui est de l'amour, c'est plus ça, son physique est totalement opposé à la culture d'un sexe enchanteur... ; mais j'entends l'objet de mon affection, attention z'au commandement.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LA VEUVE.

LA VEUVE.

Air du Domino Noir.

Oui, me voilà,  
Là voilà ;  
Quand je vous vois là  
Je souris  
Et me dis :  
Pour moi quels profits  
Ça me matin,  
Chacun vient  
Me faire les yeux doux,  
Qui de nous  
Voulez-vous  
Prendre pour époux ?  
Le mari que je veux,  
C'est celui qui boira le mieux.

JAVELOT. Salut à l'hôtesse sans racune espèce, de comparaison... qui a celui de nous servir.

LA VEUVE. Bonjour à mes nombreuses et fidèles pratiques... sans vous, mon cabaret ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui, et la réputation de la cabaretière ne ferait pas autant de bruit.

JAVELOT, à part. Quel amour de femme! (Haut.) De plus en plus jolie... Ah! quel voyage délirant on ferait avec elle dans l'île de Cythère.

LA VEUVE. Toujours galant, monsieur Javelot... vous ne vous corrigerez donc jamais?

JAVELOT. Me corriger! c'est z'un défaut qui convient trop à mon caractère romanesque, et à vos nombreuses qualités.

ALCIBIADE. Défaut dont on se sent subitement atteint en vous voyant, belle veuve.

LA VEUVE. Tiens... tiens... le badigeon s'en mêle aussi, il n'y manque que la truellerie.

PICHET. Qu'on brûle de déposer à vos pieds... et le mortier idem.

JAVELOT. As-tu fini, mustonnet... comme si la galanterie cadrait avec l'ingratitude de son physique.

PICHET, fâché. Tambour!

JAVELOT, l'imitant. Pichel!

PICHET. Vous...

JAVELOT. Laisse donc... mais passons au sérieux ; (à la veuve) Madame Bastien?

LA VEUVE. Monsieur Javelot?

JAVELOT. Vous voyez devant vous l'élite de vos esclaves et la crème de vos plus fidèles pratiques... Si, comme j'aime à le croire, votre cœur est libre de toute amourette, nommez l'heureux mortel qui aura celui d'embellir votre existence, et le quidam tombe à vos genoux pour embrasser vos pieds.

LA VEUVE. Dieu! monsieur Javelot, vous plaidez comme un avocat.

JAVELOT. Le fait est que j'ai toujours eu du penchant pour le barreau.

ALCIBIADE. Oui, pour les barreaux verts de la Courtille.

LA VEUVE. Vous me demandez si mon cœur est libre; mais je l'espère bien... je n'ai pas encore envie de l'enchaîner?

ALCIBIADE. Songez, madame Bastien, que l'artiste a sur le cœur des veuves en général, et sur le vôtre en particulier, des droits incontestables.

LA VEUVE. Je suis forcée d'en convenir.

PICHET. L'humble maçon peut-il espérer de toucher votre cœur.

LA VEUVE. Je ne dis pas non (A part.) C'est le moyen de contenter tout le monde.

JAVELOT, passant près d'elle. Un peintre!... ça ne connaît que les couleurs... un maçon! ça ne fera que du gachis... c'est pas ça qu'il vous faut. (avec emphase.) Parlez-moi d'un tambour en grande tenue. (Se dessinant) Voilà le chef-d'œuvre de la création... examinez-moi ça comme c'est mirobolant... c'est dommage que ma mère n'en fait plus.

LA VEUVE, souriant. Ah! il faut convenir que la concurrence est difficile à soutenir.

JAVELOT. La concurrence avec moi?... impossible... d'ailleurs, vous le voyez, j'attends votre arrêt... allons, nommez cet heureux mari.

LA VEUVE. Un mari? pas encore... d'ailleurs, pour choisir, il faut avoir une préférence, et pour parler franchement là, sans détour... eh bien! j'aime tout le monde, et je n'aime personne.

JAVELOT. Arrangez ça.

LA VEUVE. Et en attendant que mon cœur se décide... faites d'abord la cour à la cvae, après nous verrons.

PICHET. C'est ça, après nous voirons.

## LA VEUVE.

Air final de Madame Favart.

Où, pour un second mariage,  
A l'envi vous me pressez tous ;  
Et sans époux, un bon ménage  
Ne peut exister, dites-vous ?  
J'en conviens, mais il faut qu'en brave  
Chacun me prouve son ardeur.  
Allons, messieurs, videz ma cave,  
C'est l'moyen d' remplir mon cœur.

BOULOTIN, à part. Et son tiroir.

JAVELOT. Heureux ! qui pourrait y descendre avec vous... à la cave.

LA VEUVE. Vous dites ?

JAVELOT. Sans chandelle, Syrène.

LA VEUVE, feignant de ne pas comprendre. Boulotin !... Monsieur Javelot, demande un litre à 12, et vite.

BOULOTIN, courant. Voilà bourgeoise... (A part.) Dieu ! que c'est adroit... pour une veuve.

JAVELOT. Voilà une galanterie qui me coûte 60 centimes.

FICHET. Je vais tâcher de lui en tourner une à 75.

BOULOTIN, apportant la vin. Voilà... (A part.) Bon ! le tambour est vexé... fameux ! pour mon compte, je hais les lapins.

JAVELOT. Vous le voyez, veuve piquante... on consume du nectar, on soiffe que c'est une horreur... et cela dans le seul but...

LA VEUVE. Allez toujours, quand il n'y en a plus, il y en a encore.

JAVELOT, à part. Tâchons d'éloigner les autres, afin de revenir seul battre le roulement d'amour auprès de la gazelle... (Haut.) Dites donc, les autres, qu'est-ce qui vient ici à côté, faire une partie de siam... en voilà un jeu qu'est enivrant.

TOUS. Ça y est.

JAVELOT, à part. Fameux ! les goujons mordent à l'hameçon... (Haut.) Allons ! un dernier coup et partons. (A la veuve, d'un air mystérieux.) Je dis partons par frime... Je reviens.

LA VEUVE. Quand vous voudrez.

## ENSEMBLE.

Air : Amis, suivons la foule.

## LA VEUVE.

Mes amis, chez la veuve,  
Venez, venez souvent,  
Son vin est à l'épreuve  
Et son cœur vous attend.  
Oui, dans peu, je l'espère,  
Vous serez de retour  
Près de la cabar'tière,  
Objet de votre amour.

## JAVELOT.

Désormais, chez la veuve,  
Je viendrai plus souvent,  
Son vin est à l'épreuve  
Et son amour m'attend.  
Oui, dans peu, je l'espère,  
Je r'viens plein d'amour  
Près de la cabar'tière,  
Faire le troubadour.

## LES AUTRES.

Désormais, belle veuve,  
Je viendrai plus souvent,  
Le vin est à l'épreuve  
Et votre cœur m'attend.  
Oui, dans peu, je l'espère,  
Je r'viens plein d'amour  
Près de la cabar'tière,  
Faire le troubadour.

## SCÈNE III.

LA VEUVE BASTIEN, BOULOTIN.

LA VEUVE. Allez, allez... mes nombreux soupirans, tous ensemble vous ne vaudrez jamais ce que j'ai perdu.

BOULOTIN. Vous avez perdu quelque chose, bourgeoise ?

LA VEUVE. Eh bien ! et mon mari ? imbécile !

BOULOTIN, à part. Imbécile ! oh ! c'est le mari... comme c'est flatteur pour le défunt.

LA VEUVE. Mais, que fais-tu là ? et les bouteilles... et la cave.

BOULOTIN. J'y vas, bourgeoise, j'y vas... (Fausse sortie. J'aurais pourtant bien profité du moment que vous êtes seule pour...

LA VEUVE. Voyons, dépêche-toi, que veux-tu dire ?

BOULOTIN, à part. Comment lui tourner ça... m'y voilà. (Haut.) Voilà ce que c'est, bourgeoise... mamselle Tiennette, vous savez bien, vot' nièce qui rit toujours en me regardant.

LA VEUVE. Eh bien ?

BOULOTIN. Eh bien ! vous qu'êtes sa tante, si vous pouviez lui dire deux mots pour moi.

LA VEUVE. Encore !... mais tu sais bien qu'elle ne veut pas entendre parler de mariage... à quoi cela servirait-il ? Sans cela tu sais bien, mon pauvre garçon, que je ne demanderais pas mieux... tu es rangé, travailleur... avec ça, on ne réussit pas toujours.

BOULOTIN. Je sais bien. Il faudrait le consentement de mamselle Tiennette, mais en lui parlant, je crois que vous réussiriez mieux que moi. Dites-lui tous les avantages qui résulteraient pour elle d'un pareil assortiment.

LA VEUVE. Comment, les avantages ? mais, mon pauvre garçon, tu n'as rien à lui apporter.

BOULOTIN. Moi, rien à lui apporter ! bourgeoise, vous êtes dans l'erreur la plus foncée. D'abord, j'apporte à ma future mon nom... un joli nom allez... PANTALÉON BOULOTIN. J'espère que c'est pas commun... et puis, je lui donne mon cœur... tout neuf, qui n'a jamais servi.

LA VEUVE. Oui, mais tu n'est pas beau.

BOULOTIN. Je ne suis pas beau ! oh ! bourgeoise, vous êtes d'un difficile plein d'amertume. D'ailleurs, je vous le répète, mon tendre cœur est infiniment neuf, et tous les maris ne peuvent pas en dire autant... il y a même des femmes qui en se mariant... mais motus, je hais les cancons.

LA VEUVE. Par exemple !

## BOULOTIN.

Air : Dans un grenier.

Pour vot' malheur il n'est qu'trop vrai, bourgeoise,  
Et comme moi, chacun vous le dira,  
La grande dame, et mêm' la villageoise,  
Plus d'une fois se trouv' dans ce cas là ;  
Pour les maris ou front, gare les bosses,  
Faut réfléchir avant d' donner sa main,  
Combien d'époux pour qui le jour des noces,  
A s'y tromper ressemble au lendemain.

LA VEUVE. Après tout, c'est un petit malheur dont on se console vite ; chacun a ses faiblesses dans le monde.

BOULOTIN. C'est possible, bourgeoise, mais, pour mon compte, je préfère que mamselle Tiennette n'ait d'autre faiblesse que celle de m'épouser. Mais, je l'entends... un mot pour moi, bourgeoise... rien qu'un mot.

LA VEUVE. Du tout... maintenant c'est ton affaire. un amoureux doit faire sa cour lui-même. Mais en attendant, tu oublies tes bouteilles, il faut aller les mettre en ordre à la cave.

BOULOTIN, à part. Encore à la cave ! faites donc l'amour à dix pieds sous terre. (Haut.) On y va, bourgeoise, je cours allumer mon rat, et puis... Je m'enterre.

Air : Travaillons, mesdemoiselles. (FIANCÉS.)

A la cave, je descends vite,  
Et j'obéis sans murmurer ;  
Mais sitôt que j'en serai quitte,  
Tiennette, je reviens t'adorer.

## LA VEUVE.

A la cave, descends vite,  
Obéis sans plus tarder,  
Sitôt que t'en seras quitte,  
Remonte ici travailler. (Boulotin sort.)

## SCÈNE IV.

LA VEUVE BASTIEN, TIENNETTE, entrant gaiement.

TIENNETTE. Avec qui étiez-vous donc, ma tante ?

LA VEUVE. Ah ! te voilà... c'est ton soi-disant futur qui me tourmentait comme à l'ordinaire.

TIENNETTE. Ce pauvre garçon ! amoureux... c'est dommage... mais c'est plus fort que moi... impossible de l'aimer.

Air : Ce n'est pas ta dot. (LOÏSA PUCHET.)

Non, jamais l'amour  
De sa douce ivresse.

Non, jamais l'amour  
N'a touché mon cœur,  
Et l'on dit pourtant que sans la tendresse  
On ne peut  
Gouter le bonheur.

Pour moi, le mariage  
Me paraît (à part) d'encre,  
Et l'illeté, à mon âge,  
Peut s'y passer de mari.  
Je veux toujours me passer de mari.  
Je ne veux jamais prendre un mari.

Non, jamais l'amour, etc.

LA VEUVE. Ah bah!

TIENNETTE. Ça viendra peut-être plus tard. Mais dites-moi, ma bonne tante, avez-vous vu votre vieux soupirant aujourd'hui?

LA VEUVE. Le père Rifolard?

TIENNETTE. Lui-même... quel vieux renard déhanché. En voilà un qui fait jaser sur vous.

LA VEUVE. Et en quel honneur, s'il te plaît.

TIENNETTE. Ah! ma tante, il y a tant de mauvaises langues, sans compter celles qui ne valent rien.

LA VEUVE, avec l'épée. Mais encore que peut-on dire.

TIENNETTE. Oh! des riens, qui font voir combien le monde est bavard... Hier, j'ai entendu dans le voisinage, une conversation à votre sujet... On disait comme ça que vous vous étiez bientôt consolée de ce pauvre Bastien... que le père Rifolard vous en contait et qu'il allait vous épouser... comme si c'était possible, un homme d'âge... et sec... oh! mais sec comme une allumette.

LA VEUVE. Et quand je l'épouserai, après tout... ne suis-je pas veuve; et par conséquent, libre de mes actions... mais rassure-toi, il n'en sera rien... pourtant, je suis forcée de lui donner des espérances.

TIENNETTE. Comment cela?

LA VEUVE. Comment cela? par spéculation... tu n'ignores pas que mon bail expire aujourd'hui, et que forcée de payer quelques dettes contractées du vivant de mon mari, je suis en retard de trois termes. Monsieur Rifolard m'a promis aujourd'hui même le renouvellement du bail, et la quittance de mes trois termes, si je consens à l'épouser d'ici à huit jours.

TIENNETTE. Est-il pressé, le vieux.

LA VEUVE. Une fois sa femme (si je la devenais jamais), je n'aurais pas besoin de cela puisqu'il est riche; mais je lui ai fait accroire que c'était pour toi, à qui je laissais mon fonds.

TIENNETTE. Bon! bon, vous allez lui promettre tout ce qu'il voudra pour obtenir ces papiers... oui... mais après.

LA VEUVE. Après?... j'enverrai M. Rifolard voir chez le notaire si j'y suis.

TIENNETTE. Pauvre vieux! voilà pourtant ce qu'on gagne à faire l'amoureux sur ses vieux jours.

LA VEUVE, apercevant Rifolard. Tiennette?... le vieux... tenons-nous bien.

## SCÈNE V.

LA VEUVE, TIENNETTE, RIFOLARD, un parapluie sous le bras

RIFOLARD. Bonjour, mesdames... on ne vous dérange pas?

LA VEUVE. Nous déranger, monsieur Rifolard?... vous êtes toujours le bien-venu.

RIFOLARD, à part. Elle est ravissante!

LA VEUVE. Justement nous parlions de vous.

RIFOLARD. Vraiment!... (à part) Quelle attention délicate.

TIENNETTE. Et vous savez, quand on parle du loup?

RIFOLARD. On en voit les oreilles, espiegle... (à part) elle pétille d'esprit. (bas à Tiennette) Je viens parler d'affaires à votre tante.

TIENNETTE. Je comprends... et vous laissez... (à part) quel fin matois... (prenant un panier) Je vais aux provisions, ma tante.

LA VEUVE. C'est cela... ne t'amuse pas en route surtout.

TIENNETTE. Non, ma tante. (à Rifolard avec malice.) Bonne chance, monsieur Rifolard. (Elle sort.)

## SCÈNE VI.

LA VEUVE, RIFOLARD

RIFOLARD. Madame Bastien, vous avez là une nièce... hum! je la trouve fort avancée...

LA VEUVE. Vous trouvez... pour une jeunesse c'est une fulée... mais laissez cela... vous venez sans doute pour régler notre petite affaire...

RIFOLARD. J'arrive justement pour ça, et j'ai tout négligé pour ne m'occuper que de la créature pour laquelle je fais toutes sortes de folies.

LA VEUVE. Mais je le vois bien... quand ce ne serait que cette fureur de mariage qui vous prend.

RIFOLARD. Fureur! vous l'avez dit... c'est le mot; voilà comme j'entends les passions.

Aria : Les anciens sages de la Grèce.

Comme un torrent sur son passage,  
Renversant maisons et rocher,  
Les passions, malgré mon âge,  
Sont toujours prêt à déborder.  
J'ai vu que dans mes veines circule  
Un feu brûlant comme à vingt ans,  
Et malgré mes cinquante-cinq ans  
J'ai toujours dans la canicule.

LA VEUVE. Dieu! quel homme vous faites. Et y a-t-il longtemps que vous êtes comme ça?

RIFOLARD. Depuis que je vous connais, veuve ravissante, avant je n'avais, jamais connu l'amour, et je vous avoue que vous êtes ma première passion.

LA VEUVE, à part. Il s'y prend un peu tard. (haut.) Comment vous n'avez jamais aimé dans votre vie? Pas même quand vous étiez marchand de parapluies?

RIFOLARD. Pas même quand j'étais vendeur du meuble que vous venez de dénommer... à cette époque j'étais absorbé par les baleines.

LA VEUVE. Comment, les baleines?

RIFOLARD. Oui, les baleines.

LA VEUVE. Comme le feu Jonas...

RIFOLARD. Veuve Bastien, pouvez-vous faire des calembourgs dans un moment aussi solennel... j'étais tout entier à mes baleines réduites à l'état de baguettes, bien entendu.

LA VEUVE. Savez-vous que la confection des riflards est un bien beau métier.

RIFOLARD. Vous riez d'une profession aussi sainte, veuve facétieuse... Mais, sachez qu'un marchand de parapluies est le rival de Dieu sur la terre. (à part.) Depuis douze jusqu'à vingt francs. L'étain se paye toujours à part.

Aria de Margot.

Dans ma boutique,  
Chaque pratique  
Trouvait abri contre les éléments,  
Et bravant l'onde,  
Tous à la ronde,  
Il a cent du bon comme du mauvais temps.

Ce n'est pas tout, de plus grands avantages  
Sont attachés à ce meuble soyeux,  
Par la chaleur et par les temps d'orage,  
Les parapluies ont fait des gens heureux.

Dans le déluge,

Si ce refuge

Eût existé, notre ancêtre Noé.

En patriarche

Eût pu sur l'arche

Se promener sans peur d'être mouillé.

Voyez d'ici cet amoureux qui guette,  
Gentil tendron par la pluie en retard,  
Vite à l'abri, il place la pauvrete;  
L'amour triomphe en vertu du riflard.

Ce jeune artiste,

Cette modiste,

Que l'eau surprend au moment du bonheur

Par mon génie,

Bravent la pluie,

Et grâce à moi, conservent leur ardeur.

Une coquette dont la beauté se passe,

Pour conserver son visage vermeil,

D'un parasol en été m'embarrasse,

A peur d'attraper des coups de soleil.

Et ce poète

Courbant la tête,

Sous les torrents impétueux de l'eau,

Me rend hommage,

Car de l'orage

Il garantit sa muse et son chapeau.

Dans le Marais surtout, je suis en veine;

Vous le savez, pour lui c'est un soutien.

Le vieux rentier jamais ne se promène,

Sans son canich', sa femme et son pépère

Dans ma boutique, etc.

Mais, revenons à nos papiers... (Il les tire de sa poche.) Les voici

LA VEUVE. Ah! c'est bien gentil de votre part.

RIFOLARD. Pas encore, fripponne... pas encore... et le mariage? hein!

LA VEUVE, à part. Vieux rusé, va!... (Haut.) Vous y pensez toujours sérieusement... Mais, songez que je dois être franche avec vous, je ne pourrai vous donner mon amour tout entier... Vous avez un rival.

RIFOLARD, mettant les papiers dans sa poche. Un rival!... qu'il y prenne grenne, je suis plus spirituel que méchant... mais on me pousse à bout.

LA VEUVE. Calmez-vous, ce rival ne peut-être dangereux que par le souvenir... Il est mort.

RIFOLARD. Comment, il est mort?

LA VEUVE. Hélas! oui...

RIFOLARD, jouant le sentiment. Hélas! (A part.) Eh bien! j'aime mieux ça... elle m'a fait une peur. (Haut.) Y a-t-il longtemps que ce malheureux infortuné a cessé de vivre?

LA VEUVE. Voilà bientôt deux ans que mon pauvre mari...

RIFOLARD. Comment, c'est de lui qu'il est encore question? Eh bien, j'aime encore mieux ça. (Haut.) Ah! ça mais vous n'y pensez donc pas; c'est de l'amour idéal que vous avez là pour un défunt... Diable, le fortuné Bastien était heureux d'être aimé ainsi.

LA VEUVE. Voilà pourtant comme je vous aimerai, quand vous serez mort.

RIFOLARD. Merci! aimez-moi un peu plus avant et un peu moins après. (A part.) J'aime encore mieux ça.

LA VEUVE. Je ferai mon possible, mais je crois que cela sera difficile.

RIFOLARD. Farceuse, va. (A part.) Je les aime comme ça. (Haut.) Ainsi, j'ai votre promesse. Je cours faire un tour chez le notaire, et nous signerons aujourd'hui même, le plus délicieux contrat que jamais notaire ait rédigé.

LA VEUVE. Aujourd'hui, mais vous n'y pensez pas?

RIFOLARD. Mais si, j'y pense beaucoup, au contraire.

LA VEUVE. Mais je n'ai pas eu le temps de me préparer... comment faire, mon Dieu!

RIFOLARD. Je comprends l'émotion! dam! ce n'est pas étonnant, un jour de mariage. Voyons, ayez un peu de complaisance pour votre petit Rifolard et songez au sort brillant qui vous est réservé.

AIR du vaudeville de M. Blaise.

A tout ma cher' je puis prétendre,  
Je puis devenir député,  
Je veux enfin, sans plus attendre,  
Qu'avec vous tout soit partagé,  
Un jour au fait' de la fortune  
Vous brillerez comme un soleil,  
Mais en attendant, de la lune,  
J'ai soif de savourer le miel.

Une fois unis, je serai votre esclave... je serai... je ne sais pas ce que je serai. Voyons, c'est dit, j'ai votre consentement.

LA VEUVE, à part. Résignons-nous, c'est le seul moyen, après, nous verrons.

RIFOLARD. Eh bien! vous ne dites rien?

LA VEUVE. Voilà ma main, monsieur Rifolard, je consens à tout.

RIFOLARD. Vous consentez! Ainsi, dans une heure, vous serez ma femme, ma chère petite femme... Oh! Cupidon, accepte cette offrande.

(Il lui baise les mains.)

LA VEUVE. Et ces papiers?

RIFOLARD. Oh! c'est juste, bichonne... Le bonheur me rend fou... Voilà, ma charmante fiancée.

LA VEUVE. Enfin.

RIFOLARD. Maintenant, à bientôt, à bientôt, madame Rifolard.

LA VEUVE, à part. Pas encore, vieux sournois.

RIFOLARD.

J'reviens dans un instant, ma belle,  
Pour signer ce contrat si doux.  
A vos lois, désormais fidèle,  
Je ne vivrai plus que pour vous.

LA VEUVE.

Vous le voyez à ma tendresse,  
Mon cœur est vraiment amoureux,  
Et près de vous avec ivresse  
Je vais couler des jours heureux.

ENSEMBLE.

RIFOLARD.

J'reviens, etc.,

LA VEUVE

Pour moi quelle attente cruelle,  
Comment éviter son courroux,  
Quand il apprendra la nouvelle  
Qu'il ne peut être mon époux.

## SCÈNE VII.

LA VEUVE. Voyons d'abord si ces papiers sont en règle. C'est cela, voilà bien mon bail, mes quittances, et maintenant, je suis sauvée, je pourrai rester dans cette maison et continuer mon commerce qui, je l'espère, prospérera de plus; mais comment le père Rifolard prendra-t-il la plaisanterie. S'il allait sérieusement se fâcher, vouloir que je lui rende ces papiers. Oh bien! j'en serai quitte pour lui rembourser les trois termes, quant au bail... je le garde... ne serait-ce que pour le faire enrager...

## SCÈNE VIII.

LA VEUVE, BOULOTIN.

BOULOTIN, s'approchant. Bourgeoise!

LA VEUVE. Eh bien! qu'y a-t-il encore?

BOULOTIN. J'aurais bien voulu profiter de ce que vous êtes seule pour vous savez... au sujet de mon mariage.

LA VEUVE. Eh! va te promener avec ton mariage, j'ai bien d'autres soucis en tête.

BOULOTIN, à part. Le temps est à l'orage. (Haut.) Ne vous fâchez pas, bourgeoise, ont se tait. J'aurais pourtant bien voulu savoir au sujet, vous savez...

LA VEUVE. Encore une fois, laissez-moi tranquille, et ne reviens plus me rabâcher la même chose, et si l'on vient me demander, dis que je n'y suis pas, que je suis malade, ce que tu voudras. (A part et entrant.) Ah! mon pauvre mari! s'il était là pour me tirer d'embarras.

## SCÈNE IX.

BOULOTIN, puis BASTIEN, paraissant dans le fond.

BOULOTIN. Il y a quelque chose là dessous, madame Bastien pleure toujours son défunt, ce qui ne l'empêche pas de se faire adorer de tout le monde. J'aurais bien voulu le connaître, ce défunt, ça devait faire un bien bel homme.

BASTIEN, entrant. Dis-moi, mon garçon?

BOULOTIN, à part. Un troupière! en ore un soiffeur. (Haut.) Qu'est-ce qu'il faut vous servir, militaire?

BASTIEN. Plus tard, nous verrons; mais dis-moi, je suis bien ici dans le cabaret de la veuve.

BOULOTIN. Oui, guerrier, ainsi que l'enseigne a dû vous l'indiquer.

BASTIEN, à part. Allons, il faut se résigner. (Sortant pour lire l'enseigne.) AU CABARET DE LA VEUVE BASTIEN. (Reentrant.)

Il me semble pourtant que votre serviteur se porte à merveille. Tâchons d'éclaircir l'affaire. (A Boulotin.) Pourrais-tu me donner quelques renseignements?

BOULOTIN. Des renseignements, guerrier? Nous n'en tenons pas.

BASTIEN. Imbécile!

BOULOTIN. Vous dites?

BASTIEN. Je dis imbécile.

BOULOTIN. Merci. (A part.) Le guerrier est peu courtois.

BASTIEN. Je veux avoir des renseignements relatifs à l'établissement.

BOULOTIN. Je comprends, guerrier, vous voudriez quelques données sur le cabaret de la veuve.

BASTIEN. C'est à dire sur la veuve du cabaret.

BOULOTIN. Encore un amoureux déguisé, peut-être pour se donner du sion.

BASTIEN. Es-tu sûr que la bourgeoise est réellement veuve.

BOULOTIN, jouant le sentiment. Hélas! il n'est que trop vrai! Voilà bientôt deux ans que nous avons perdu notre époux, massacré sans pitié par les bédouins de ce gueux d'Albert Cadet.

BASTIEN, montrant sa croix. Heureusement que cela lui a rapporté quelque chose. (Haut.) Et c'est à l'armée qu'il a péri.

BOULOTIN. De la mort des braves; mort très-agréable, dont je désire n'avoir jamais l'agrément d'en profiter... mais vous l'avez peut-être connu, car vous avez été en Algérie... à ce que je vois.



BASTIEN. C'est possible.  
BOULOTIN. On dit qu'il était un peu ours.  
BASTIEN. Hein!  
BOULOTIN. Et très-querelleur... mais c'est égal... il y a long-temps qu'il a passé l'arme à gauche, et cependant nous le pleurons toujours.  
BASTIEN. Allons, c'est bon signe.  
BOULOTIN. De désespoir nous nous sommes laissés adorer de tout le monde, et je crois même que nous avons pensé à lui donner un remplaçant.  
BASTIEN. Un remplaçant, morbleu! nous verrons ça... un remplaçant.  
BOULOTIN, à part. Qu'est-ce qui lui prend donc.  
BASTIEN. C'est bien! laisse-moi! et va dire à ta bourgeoise qu'elle vienne elle-même me servir un litre, une bouteille, ce qu'elle voudra.  
BOULOTIN. Si ça vous est égal, soldat que ce soit moi qui...  
BASTIEN. Millebombes! tu es encore là.  
BOULOTIN. On y va, soldat... Dieu! qu'il est brutal le guerrier.

## SCÈNE X.

BASTIEN, seul.

Un remplaçant! Ah voilà bien les femmes! Fait prisonnier par les arabes, dans un combat où je fus blessé, une erreur me fait compter au nombre des soldats succombés dans l'action... et au lieu de me couper la tête comme ils en ont l'habitude, ils m'envoyèrent à un vieux sarpajou qui commandait une tribu au pied du mont Atlas... Le particulier jugea à propos de me prendre pour son groom et m'aurait fait son eunuque si un escadron de chasseurs n'était venu me délivrer des griffes du moricaud... Je recouvre ma liberté... et quand je reviens, je retrouverais près de ma femme un remplaçant... Halte-là, on ne passe pas... Quand j'ai attrapé un mauvais numéro, je n'avais pas assez d'argent pour en acheter un, à présent, on me l'offre gratis... Merci!... mais j'y mettrai bon ordre.

Air du Dieu des bonnes gens.

Où, maintenant, j'ai fini mon service,  
J'ai terminé mon compte avec l'état,  
Car j'ai gagné plus d'une civatrice  
En combattant souvent avec éclat;  
Mais à ma femme, malgré mes blessures,  
Je puis en core prouver du sentiment.  
Et puis fort bien, près d'elle, je vous l'jure,  
Me passer d'un remplaçant. (rit).

Où, mais comment me présenter à elle? Si je commence par me mettre en colère, ce n'est pas le moyen de lui faire bénir ma résurrection... En me voyant ainsi tout d'un coup, elle est capable d'en mourir de frayeur... Si elle n'en meurt pas de dépit... Ah! c'est une cruelle position que celle d'un mari qui revient au monde sans la permission de sa femme.

LA VEUVE, dans la coulisse. Il fallait dire que j'étais sortie.

BASTIEN. C'est sa voix! Elle n'y est pour personne, excepté, sans doute, pour mon remplaçant.

## SCÈNE XI.

LA VEUVE, BASTIEN.

LA VEUVE. Voyons ce militaire.  
BASTIEN. C'est elle! Mon cœur bat la générale!  
LA VEUVE, reconnaissant son mari. Bastien! (Avec effroi). Mon mari! lui que les bédouins ont massacré.  
BASTIEN. Et qui se porte à merveille pour le quart-d'heure.  
LA VEUVE, tremblante. Mon cher Bastien! est-ce bien toi?  
BASTIEN. En personne de la tête aux pieds.  
LA VEUVE. Oh! alors, que je t'embrasse.  
BASTIEN. Un instant, madame Bastien... un instant; avant de prodiguer des baisers fallacieux, répondez à mes questions.  
LA VEUVE, à part. Quel air! Saurait-il déjà... Puisque je suis assez heureuse pour te retrouver, laisse-moi t'embrasser, car ton absence...  
BASTIEN, à part. Nous y voilà! (Haut). En mon absence, il s'est passé des calembourgs bien affligeants pour moi.  
LA VEUVE. Mais du tout, il ne s'est rien passé qui ne puisse se dire; seulement, il était temps que tu arrives, car j'avais beaucoup d'adorateurs, mais jamais!

BASTIEN, à part. Dieu le veuille!  
LA VEUVE. Quand j'appris la nouvelle de ta mort, tu penses quel fut mon désespoir!  
BASTIEN. C'est toujours comme ça.  
LA VEUVE. Mais enfin, je ne pouvais pas toujours pleurer.  
BASTIEN. C'est juste, avec ça que ça n'embellit pas le visage.  
LA VEUVE. Je profitai de l'événement, et pour attirer les chalands...  
BASTIEN. C'est très ingénieux.  
LA VEUVE. Je le crois bien, car on venait à mon cabaret, pour boire d'abord; pour me faire la cour ensuite, et j'avais autant d'amoureux que de pratiques.  
BASTIEN. J'espère que tu les envoyais promener.  
LA VEUVE. Pas du tout, au contraire.  
BASTIEN. Comment au contraire. (A part). Ah! je suis propre!  
LA VEUVE. Sans doute, je faisais les doux yeux à tous, de belles promesses à quelques-uns, je me laissais embrasser par les autres, et mon commerce allait le mieux du monde.

BASTIEN. Parbleu! du vin à 8 et les œillades d'une veuve par dessus le marché.

LA VEUVE. C'est mal, monsieur, ce que vous dites-là; car au milieu de tout cela, mon amour et mes regrets étaient pour vous, et puisque votre mort n'était qu'un faux bruit, vous devriez vous réjouir de retrouver votre femme fidèle, comme moi je me réjouis de retrouver mon mari sain et sauf, et de plus, avec cette jolie croix qui vous va si bien.

BASTIEN, à part. Le fait est que je suis forcé de la croire sur parole. (Haut). Soit, je crois à ta sincérité; mais maintenant plus de pratiques à cajoler, je me place de planton à une des tables du cabaret, et le premier qui se permet le moindre roucoulement, je l'envoie dans l'autre monde voir si j'y suis. Voilà comme je m'arrange.

LA VEUVE. Y penses-tu? mais c'est le moyen de ruiner mon établissement. Il ne faut rien brusquer, que serait-ce donc avec monsieur Rifolard, mon propriétaire, qui veut absolument m'épouser d'ici à une heure, et Javelot le tambour qui est son rival le plus acharné; mais à propos de Javelot, je l'entends. Vite à cette table, fais semblant de rien et laisse-moi faire.

BASTIEN. Que signifie?

LA VEUVE. J'ai mon idée.

BASTIEN. Le diable m'emporte si je comprends un mot. Enfin résignons-nous, et d'ailleurs si cela allait trop loin je serai là. (Il s'assoit à une table).

## SCÈNE XII.

MARGUERITE, BASTIEN, JAVELOT.

JAVELOT, entrant en chantant vive le vin. Fameux! mon objet est seul, avançons.

LA VEUVE. Le voici! tâchons de le retenir jusqu'à l'arrivée du père Rifolard.

JAVELOT. Enfin, je vous trouve seule, veuve aimable autant que jolie, et je puis vous avouer sans déguisement les sentiments dont je suis porteur à votre égard.

BASTIEN. En voilà un qui me défrise. Suffit.

LA VEUVE. Vous connaissez ma répugnance pour un second mariage, monsieur Javelot, et...

JAVELOT. Je conçois... D'après les on dit, votre premier mari n'était pas de nature à vous faire aimer le conjugo.

BASTIEN, se contenant à peine. Hein! que dit-il?

LA VEUVE, lui faisant signe de se retenir. Je ne dois pas souffrir qu'on dise du mal de mon premier mari que j'aime encore plus que qui que ce soit au monde.

BASTIEN, à part. A la bonne heure!

JAVELOT. Soit... Mais puisqu'il n'est plus:

Air: Avez-vous vu dans Barcelonne.

A vos genoux, je veux sans cesse,  
Chanter la gloire et les amours;  
Laissez-vous attendrir, tigresse,  
Et répondez à la tendresse  
Du plus chaud des plus chauds tambours.

Entre nous, jamais de querelle,  
Nous ferons un couple charmant;  
Des maies, je serai le modèle,  
Car je suis sans défauts, ma belle:  
Je jur', je fume et bois souvent,  
Mais à ça près j'suis bon enfant.

Où, pour vous, je me ferais pendre,  
Vous aurez, en cas de danger,  
Un Javelot pour vous défendre.

Prêt à tuer, occir ou tondre  
Quiconque oserait vous braver.

Dans un ménage, un militaire,  
Est un bijou, un vrai trésor;  
Où, je ferai tout pour vous plaire,  
S'il faut grandir en cour, ma chère,  
Vers le ciel prenant son essor,  
Je deviendrai tambour major.

A vos genoux, etc., etc.

Permettez que le plus ardent de vos admirateurs se précipite à vos genoux.

LA VEUVE. Y pensez-vous? et si l'on vous voyait.

JAVELOT. Je voudrais que toute la terre soit témoin de mes sermens... et me vit là, à vos pieds, comme je m'y précipite.

(Il tombe à ses genoux. Rifolard paraît.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, RIFOLARD.

RIFOLARD, au fond, à part. A ses genoux! et elle le laisse faire... (S'approchant.) Audacieux.

JAVELOT, se relevant vivement. Le père Rifolard! une tuile qui me tombe sur la tête.

LA VEUVE, à part. Le vieux!... tout marche à merveille.

RIFOLARD, se croisant les bras et toisant le tambour. VOUS, UN ancien de l'empire à genoux comme un Colin d'opéra... un tambour à genoux! la position la plus humiliante... et vous, veuve folâtre, vous l'avez souffert... tambour! c'est le comble de la petitesse... madame! c'est le pinacle de la coquetterie. (à part.) Je les écrase.

BASTIEN, à part. Je commence à deviner.

JAVELOT, montrant Rifolard. Voilà un être mélancolique qui se fait du mal à lui tout seul.

LA VEUVE. La querelle va s'échauffer, filons.

(Elle fait signe à Bastien, ils sortent.)

RIFOLARD, à part. Mélancolique... mélancolique toi-même.

SCÈNE XIV.

JAVELOT, RIFOLARD.

JAVELOT, regardant autour de lui. Le sexe s'est absenté, très bien... à nous deux; maintenant. (Sifflissant le bras de Rifolard.) Viellard!

RIFOLARD. Aie! voulez-vous me lâcher! a-t-on jamais vu?

JAVELOT. NOUS SOMMES RIVAUX! car tu aimes la veuve. RIFOLARD. Eh bien, oui, je l'aime! je dirai même plus, je l'aime, je... l'idolâtre à faire frémir, que je n'en dors ni nuit, ni jour, même la nourriture que je ne puis digérer.

JAVELOT. Ah! tu l'avoues, antique séducteur, puisqu'il en est ainsi, il me faut tout ton sang.

RIFOLARD. MON SANG, mais ça n'a pas le sens commun. (à part.) Décidément cette homme est istu d'une famille de tigres.

JAVELOT, lui prenant le bras. Viellard!

RIFOLARD. Encore! ah ça! me lâchez-vous? laissez-moi donc tranquille, vous me broyez le bras.

JAVELOT. Alors, il me faut tes deux oreilles.

RIFOLARD. Ah! à la fin, tambour, vous devenez par trop cannibale, et si vous continuez, je vais me mettre en colère.

JAVELOT. Que m'importe, il faut que tu renonces à la veuve et que tu quittes à l'instant cette maison.

RIFOLARD. Moi, fuir la toiture de Marguerite! moi, renoncer à elle, jamais, tambour, jamais. (à part.) J'aimerais mieux être mis en capilotade.

JAVELOT. Alors nous nous battrons.

RIFOLARD. Vous dites, tambour? faites-moi l'amitié de me répéter.

JAVELOT. Je dis nous nous battons!... m'entendez-vous.

RIFOLARD. Nous nous battons! quelle cruelle alternative; si je renonce à Marguerite, ce sera mourir à petit feu; si je me bats, il va me tuer du premier coup: tout décidé, j'aime encore mieux ça. Eh bien, c'est dit, tambour, j'accepte. (à part.) puisque je ne peux pas faire autrement.

JAVELOT. Je vous prends au mot, et maintenant, il n'y a plus à reculer.

RIFOLARD. Reculer.

JAVELOT. En ce cas, je vais vous attendre dans la plaine, près des moulins; dans une demi-heure au plus tard, venez accompagné de votre témoin, n'y manquez pas, surtout.

RIFOLARD, effrayé. J'y serai.

JAVELOT. Et nous viderons notre querelle comme des Français dignes de l'être, les armes à la main. Mais à propos d'armes, vous avez le choix.

RIFOLARD. Ah! vous croyez que j'ai le choix?

JAVELOT. Par droit de naissance.

RIFOLARD. Oui, dites-moi, si nous n'en choisissons pas du tout.

JAVELOT. Pas de facéties, il ne s'agit pas ici de plumer des canards; vos armes.

RIFOLARD, hésitant. Eh bien! le pistolet... puisqu'il le faut.

JAVELOT. Le pistolet, soit; mais alors recommandez votre âme à Dieu, car je mouche une chandelle à cinquante pas.

RIFOLARD. Comment, vous mouchez... permettez, j'ai changé d'idée. (à part.) Il est dans le cas de m'envoyer dans l'autre monde, toujours par droit de naissance. (Haut.) Tout décidé, je préfère la pointe. (à part.) J'aime encore mieux ça.

JAVELOT. C'est convenu, et ça me va, attendu que je suis possesseur de quatorze feintes et dix-sept bottes secrètes.

RIFOLARD. Quatorze feintes et dix-sept bottes. (à part.) Décidément, je suis un homme perdu.

JAVELOT. Ainsi la pointe?

RIFOLARD. Arrêtez, tambour. (à part.) Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

JAVELOT. Ça va donc pour la pointe.

RIFOLARD. La pointe! la pointe! (à part.) J'aimerais mieux la courte-pointe.

JAVELOT. Aimez-vous mieux un combat à L'ACHE?

RIFOLARD. A L'ACHE.

JAVELOT. Eh bien! oui, à L'ACHE.

RIFOLARD. Quel combat singulier.

JAVELOT. Oui, à l'ache.

RIFOLARD. Tambour, n'usurpons jamais à César ce qui n'appartient qu'aux sapeurs.

JAVELOT. En ce cas, décidez-vous.

RIFOLARD, à part. Il y tient absolument. (Haut.) Tout examiné, nous nous battons au briquet; je m'amadoué pour le briquet. (à part.) A force de battre le briquet, je finirai par prendre feu.

JAVELOT. Enfin, cette fois, il n'y a plus à revenir, mais tenez-vous bien sur vos gardes.

RIFOLARD. Comment...

JAVELOT. Je ne vous dis que cela... dans une demi-heure, ne l'oubliez pas, car je serais contraint de venir vous chercher par les deux oreilles et de vous amener de force sur le terrain. Voilà comme je m'arrange.

RIFOLARD, à part. Ça ne m'arrange pas du tout. (Haut.) C'est bon, dans une demi-heure, j'y serai.

ENSEMBLE.

Quadrille de l'Ambassadrice

RIFOLARD.	JAVELOT.
Ce nouvel outrage	Un pareil outrage
Ranime ma rage,	Ranime sa rage,
Craignez ma fureur,	J'ris d'son ardeur
Craignez mon ardeur.	Et de sa fureur.

JAVELOT.

Près des moulins dans la plaine,  
Je vous attends.

RIFOLARD.

Je suis prêt.  
Je veux que ma vengeance soit pleine.

JAVELOT.

J'veux vous fendre comme un navet.  
Songez surtout que deux braves  
Dont le courage est d'accord,  
Doivent toujours sans entrave  
Se hacher jusqu'à la mort.

REPRISE DU CHOEUR.

Ce nouvel outrage, etc.

(Javelot sort.)

SCÈNE XV.

RIFOLARD, seul.

Quatorze feintes! dix-sept bottes secrètes! eh bien! me voilà gentil. Je vous demande un peu à quoi tient la vie humaine: à une botte, rien qu'à une simple botte... c'est égal, mourir à propos de bottes, c'est bien rococo. O! par que cruelle et barbare! que tes ciseaux épargnent les jours précieux d'un citoyen patenté, et conserve à la veuve un mari qui n'aura jamais la faiblesse de lui prouver son amour en bonnet de coton.

## SCÈNE XVI.

RIFOLARD, BASTIEN.

BASTIEN, a part. Je sais tout, maintenant, finissons la besogne.

RIFOLARD. Mourir ! à mon âge, non ce n'est pas possible, l'orgueilleux tambour a voulu faire le beau pour se donner un genre auprès de ma Marguerite. C'est une plaisanterie, je la refuse.

BASTIEN, lui frappant sur l'épaule. Et moi je l'accepte.

RIFOLARD, faisant un saut de frayeur. Oh ! un moëllon qui me tombe.

BASTIEN. Voilà ! mon bourgeois.

RIFOLARD, a part. Un militaire ! que me veut-il ? (se doutant de l'assurance.) Que me voulez-vous ? mon brave.

BASTIEN. Presque rien, vous passer seulement mon bras à travers le corps.

RIFOLARD. Comment aussi, ah ! ça, mais ce cabaret devient un véritable coupe-gorge, et je cours chercher...

BASTIEN. Doucement, mon vieux, il y aurait moyen de s'entendre et d'éviter le tranchant de mon sabre, voire même le briquet du tambour féroce à qui vous avez à faire.

RIFOLARD. Je ne demande pas mieux ; mais comment savez-vous ?

BASTIEN. Peu importe, je le sais. — Vous jallez vous battre pour une femme qui ne peut appartenir ni à l'un ni à l'autre.

RIFOLARD. Et pourquoi ça ? militaire.

BASTIEN. Pourquoi ça ? Vu que le défunt Bastien, soit disant passé au bleu dans les déserts de l'Afrique est devant vous, et prêt à perforer le N'IMPORTE qui viendrait faire le médor auprès de son épouse.

RIFOLARD. Eh ! quoi, vous seriez... comment vous portez-vous ? mais alors cette mort annoncée dans les journaux.

BASTIEN. Une faute d'orthographe du bulletin... on en tue bien d'autres dans ce genre-là.

RIFOLARD, a part. J'aimerais encore mieux ça que d'aller me faire occir par le tambour !

BASTIEN. Ainsi c'est dit, bourgeois, vous renoncez à vos prétentions, vous laissez à la maîtresse de ce cabaret les papiers que vous lui avez donnée des bon cœur, et à ce prix, j'arrange votre affaire avec le tambour.

RIFOLARD. Ça me coûte un peu cher ! mais j'aime encore mieux ça. Militaire, j'accepte.

BASTIEN. Allons donc, à la bonne heure.

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LA VEUVE, BOULOTIN, TIENNETTE, ALCI-BIADE, PICHET, puis UN CLERC DE NOTAIRE, puis JAVÉLOT.

REPRISE DU CHOEUR.

Du soir au matin, etc.

LE CLERC, entrant par le fond. On a fait demander un notaire, voici son premier clerc, de quoi s'agit-il ?

JAVÉLOT, entrant, deux salires sous le bras. De dresser le testament du particulier que voici.

RIFOLARD, effrayé. Mon testament, mais du tout.

LE CLERC. Messieurs, tâchons de nous entendre,

est-ce une résiliation, une requête, une contrainte, un bail ou un testament ? car on peut mourir à tout âge, et...

BASTIEN. Il ne s'agit pas de tout ça, mais bien du contrat de mariage de ces deux enfans.

(Il montre Boulotin et Tiennette.)

BOULOTIN. Ma foi, vive les revenans d'Afrique !

TIENNETTE. Taisez-vous, bavard.

JAVÉLOT. Que signifie tout ceci.

LA VEUVE. Cela signifie, monsieur Javelot, que j'ai retrouvé mon mari dont la mort était une fausse nouvelle, et maintenant, il serait déraisonnable de se tuer pour une veuve qui ne l'est plus.

JAVÉLOT, a Rifolard. Puisque la veuve a retrouvé son époux, touchez-là sans rancune.

(Il lui serre la main.)

RIFOLARD. Comme vous dites, oh ! diable, il croit tenir une baguette de tambour.

LA VEUVE, a ses pratiques. Et maintenant, malgré la présence de mon mari, j'espère que mes pratiques reviendront chaque jour faire honneur à la cave du cabaret de la veuve.

TOUS. Certainement.

LA VEUVE. En attendant, je vous invite tous à la noce de Tiennette.

RIFOLARD, montrant le public. Est-ce que vous n'invitez pas aussi ces messieurs et ces dames ?

LA VEUVE. On n'oublie jamais ces choses-là.

Au public :

Je vois d'ici s'avancer un orage

RIFOLARD, interrompant. Un orage, prenons nos précautions.

(Il ouvre son parapluie.)

LA VEUVE. Ah ! ce n'est pas la pluie que je crains, c'est le vent.

RIFOLARD. Mais non, le temps est calme, ça se passera bien.

LA VEUVE.

Aix : La liberté m'avait tourné la tête.

Je vois d'ici s'avancer un orage.

RIFOLARD.

Qui semble encor menacer du trépas.

JAVÉLOT.

Et si la mort surprenait notre ouvrage,  
Sans un miracle, il n'en reviendrait pas.

LA VEUVE.

A mes désirs ne soyez pas rebelles,  
Que l'indulgence annonce votre arrêt,  
Et chaque soir, en pratiques fidèles. bis.  
Venez, messieurs, tirez à mon cabaret.

FIN DU CABARET DE LA VEUVE.

